LA REVUE
THÉÂTRALE

Année 1903 - N° 12

Prix : 50 Centimes

Mr Albert LAMBERT

L. GEISLER sc.

Photo-Studio

LA REVUE THÉATRALE

SOMMAIRE

TEXTE

ILLUSTRATIONS

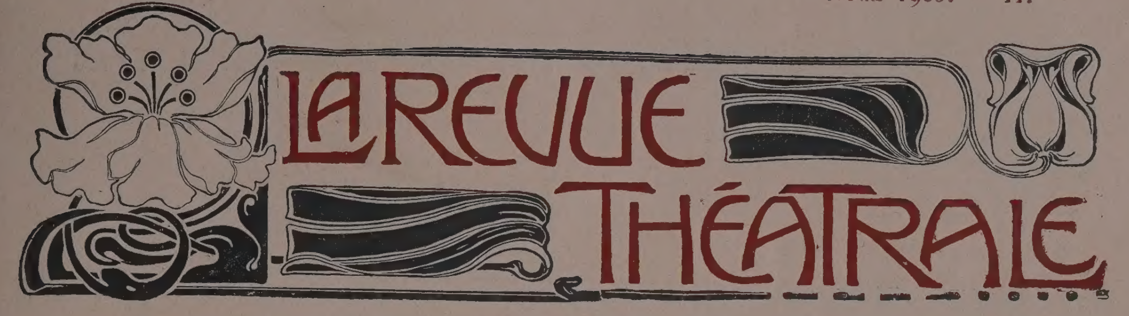
COUVERTURE : Albert Lambert
Phot. STUDIO

Dans les articles : portraits de Mlle B. Cerny et de M. Dumény; portrait de M. Rousselière dans *Paillasse* et dans *Roméo;* croquis du *Cochon;* portraits de M. Fugère dans *La Traviata* et de Mme de Hally; croquis de Douhin pour les Entr'actes et les Propos de la Cour et du Jardin; portrait de Mme Barkany; portraits de MM. Lautenburg, Willy Martini, de Mmes Rita Léon, Leutchmann, Joséphine Soyer, du Residenz-Theater; portraits de MM. Périer, Le Gallo, Levesque, Bouchard, Mme Louise Bignon, dans *L'Enfant du Miracle;* portraits des Elks et de Mlle B. Nanon; scènes de *Lucifer*.

COUVERTURES DE LA REVUE THÉATRALE

No 1. Mme Georgette Leblanc, phot. CAUTIN et BERGER.
No 2. M. Paul Mounet, phot. CAUTIN et BERGER.
No 3. Mlle Spindler, dessin de José ENGEL.
No 4. Mlle Moreno, dessin de José ENGEL.
No 5. Mlle Diéterle, dessin de José ENGEL.
No 6. Mlle Lavallière, phot. CAUTIN et BERGER.
No 7. Les Sœurs Mante, phot. CAUTIN et BERGER.
No 8. Mlle Marie Leconte, phot. CAUTIN et BERGER.
No 9. Composition allégorique en couleurs, de COSSARD.
No 10. Mme Germaine Gallois, phot. CAUTIN et BERGER.
No 11. Mme Jeanne Raunay, phot. CAUTIN et BERGER.
No 12. M. Albert Lambert, phot. STUDIO.

2e Année. — N° 12. Mars 1903. — II.



BIMENSUELLE

Directeur Administrateur : L. GEISLER. Rédacteur en Chef : Edouard GAUTHIER.

Abonnement :	Rédaction et Administration	Le Numéro
Un an : Paris .... 12 fr.	60, Rue de La Rochefoucauld, Paris	France .... 50 cent.
— Départements ... 15 »	Téléphone : 271-94	Etranger .... 65 »
— Étranger .... 17 »		



Un fait intéressant, et qui mérite d'être signalé, se produit actuellement dans le Landerneau théâtral. Les directeurs des grandes scènes de province protestent avec vivacité contre la situation qui leur est faite par les *Tournées* sans cesse plus nombreuses qui parcourent la France.

Aussitôt qu'une pièce a un semblant de succès, s'écrient-ils, les auteurs la vendent à un impresario qui la ballade partout. Nous en sommes réduits, pour notre saison, aux fours et aux laissés-pour-compte de Baret, d'Achard et de leurs concurrents.

Il y a là, pour eux, un péril évident. Le mal, pourtant, n'est pas sans remède et la seule façon de concilier les intérêts des auteurs et des directeurs serait, pour ces derniers, d'organiser, chacun dans leurs contrées, des tournées régionales, en d'autres termes d'acheter les pièces pour telles et telles provinces. S'ils ne s'y décident pas, ils sont en effet perdus.

Mais l'idée est trop pratique pour avoir chance d'être adoptée.

*
* *

Le *Cri de Paris* a fait, l'autre semaine, une excellente plaisanterie. Il a exhumé, à propos de la reprise de *Giroflé-Girofla*, un vieil article du *Figaro* daté du 14 novembre 1874, et qui n'est autre que le compte rendu de la première, signé du critique musical de notre premier quotidien.

On y lit cette perle :

« *Sous les traits jumeaux de* Giroflé-Girofla *se sont présentées au public une petite actrice et une petite voix, toutes deux répondant au nom de Jeanne Granier... Il ne manque guère à la débutante que la voix pour chanter, mais elle sait dire et le public n'en a pas demandé davantage...* »

C'est drôle, quand on songe à la carrière de Granier dans l'opérette !

La meilleure blague qu'on puisse d'ailleurs faire à la critique, c'est de confronter, à trente ans de distance, les arrêts provisoires de ces Aristarques avec ceux, plus définitifs, du public...

Paul GAVAULT.



Mlle Berthe Cerny

Histoire de "Renée Mauperin"

POUR SERVIR DE PRÉFACE A LA PIÈCE



On tombe d'accord pour la réduire en trois actes. Mais, malgré la compression, demeure l'effrayante Madame Bourjot. Logiquement, il est impossible de l'écarter du drame qui, sans elle, resterait dépourvu de sens. Mais, quel que soit le procédé dont on use pour l'y maintenir, elle demeure redoutable et compromettante. C'est à son sujet que se tint cette série de conférences dont je retrouve, avec attendrissement, le souvenir dans maints billets de Daudet :

Venez dîner avec Goncourt et nous; tout ce qu'il y a de plus intime, et vous nous donnerez des nouvelles de Renée.

Venez dîner demain à la maison. N'oubliez pas ! Avec Goncourt et Porel.

Venez dîner jeudi chez nous avec Porel et Goncourt. Ayez un manuscrit.

Voulez-vous nous faire le plaisir de passer la journée avec nous, dimanche prochain, à Champrosay ! Goncourt est ici. J'écris à Porel, vous pourrez causer de Renée.

Et les retouches, modifications, agencements, raccords, atténuations, coupures, béquets discutés, refaits, recommencés, raturés, récrits à nouveau, tout le monde enfin d'accord sur le texte recommencé sept fois, à Champrosay, dans la propriété de Daudet, en face de la Seine coulant sous le soleil, au milieu de l'herbe d'un champ où nous étions assis tous quatre : Goncourt, Daudet, Porel et moi ; Porel n'émettant plus guère d'objections, annonçait qu'il mettrait *Renée* en répétitions dès l'ouverture de la prochaine saison théâtrale.

J'ai gardé l'odorant souvenir de cette journée d'un mois de juin : on coupait les foins et le parfum de la fenaison embaumait aux alentours.

Au mois d'août suivant, aucune distribution des rôles ne semblait arrêtée, je demandai à M. de Goncourt de s'inquiéter et de connaître quelle actrice jouerait « Renée ».

Il m'écrivait :

31 août 1886.

Cher Ami,

Non! par une sorte de pudeur, je n'ai pas vu Porel et je ne lui ai pas écrit, — quoique, à la fin, je désespérais qu'il nous jouât. — Mon sentiment à son égard, je vais vous le dire bien franchement : je le trouve héroïque d'avoir joué Henriette Maréchal. *Je le trouve héroïque de jouer* Renée Mauperin.

Encore une confession dépourvue de tout artifice : J'aime mieux être joué médiocrement que pas du tout. Êtes-vous pour le « pas du tout » ? Je crois qu'il vaudrait mieux, au retour de Lamalou, prier Daudet de se rencontrer avec lui (Porel) et de le faire hâter sur son choix. Alors, sur ce choix, on resterait tranquille ou on tenterait une démarche en commun.

Amitiés.

Edmond de Goncourt.

Enfin, Porel m'écrit de faire copier les rôles. Je n'ai jamais compris pourquoi, avant la lecture officielle, il me pria d'inviter Mlle Cerny (Renée Mauperin) et M. Dumény (Denoisel) à entendre tout seuls, chez moi, une lecture préliminaire de la pièce. Ensuite, après une lecture faite devant tous les interprètes, dans la Bibliothèque de l'Odéon, lecture dont M. de Goncourt, en son journal, parle en ces termes :

15 octobre 1886. — Lecture assez froide de Renée Mauperin *de la pièce réduite par Porel à un duo d'amour ;* on va répéter, on répète.

Cl. Elvire.

Une page du manuscrit de *Renée Mauperin.*

Cl. Elvire

à mon vieux Gustave Geffroy
en témoignage de mon affection d'homme
et de ma sympathie d'écrivain
Henry Céard.

Renée Mauperin
Pièce
en Cinq Actes
tirée
u de M. M E et J. de Goncourt
par
Henry Céard
174 Avenue Daumesnil
Paris

Dédicace du manuscrit de *Renée Mauperin*

Arrive le deuxième acte sans cesse tourmenté, qui n'a jamais satisfait personne ni moi-même, et dont le manque d'équilibre inquiète devant la rampe. Malgré la bonne volonté des acteurs, point lassés par les béquets incessamment ajoutés à leurs rôles, et qui ne savent plus guère quelles répliques il convient de dire, quelles répliques il convient de taire; malgré les efforts de M. Porel, l'action ne se tient pas, chancelle. M. et Mme Daudet étant venus assister à une répétition, encore une fois la discussion recommence et l'on continue à ne pas s'entendre sur la façon de faire accepter l'inquiétante Madame Bourjot.

— Ça ne va pas, ça ne va pas du tout, me dit Porel le lendemain. Ecoutez, je vais, tout seul, faire répéter le troisième acte. Reprenez le deuxième. Faites-en ce que vous voudrez, mais qu'il tienne debout, ou du moins qu'il ait l'apparence d'être d'aplomb. Mais, tel qu'il est, pas moyen, pas moyen !

Et me mettant dans les mains le manuscrit qu'il a feuilleté d'un air découragé :

— Revenez après-demain et finissons-en. Je n'ai pas de temps à perdre. Vous devez bien le comprendre.

Il est énervé, très légitimement énervé par le mal qu'il se donne pour styler Mlle Cerny qui débute, M. Dumény qui, avant le « Monsieur en habit noir » d'*Henriette Maréchal*, n'avait encore paru sur aucun théâtre, et je devine son irritation contre une pièce ajoutant les embarras de son texte aux embarras des acteurs.

Si je comprends !

Je vais reprendre mon chapeau dans le foyer des acteurs et, fort anxieux, dans un fauteuil à côté d'une harpe qu'on tire chaque soir hors de l'orchestre après les représentations de *L'Arlésienne*, je songe à l'ordonnance d'un nouveau plan pour ce litigieux deuxième acte.

Dehors, il pleut, des réverbères s'allument, une brume de tristesse voile autour de moi les boiseries blanches du salon sans lumière où, dans le soir tombant, l'or de la console de la harpe met seul une mourante clarté. Soudain, des pas, des voix, le tumulte des acteurs remontant de la scène, des conversations où j'entends :

— Il n'est pas de bonne humeur, le patron !

Car Porel, brusquement, a levé la répétition et il est parti d'un air d'abattement et de dépit.

Devant les interprètes, je me sens humilié par cette débandade dont je suis cause. Je comprends que, en ce moment, le sort de la pièce se décide. Demain, si elle ne se relève pas, vaille que vaille, demain Porel l'abandonnera. C'est son droit et je ne le discute même pas. Tout est perdu. Le temps manque. La nuit seule m'appartient pour essayer d'empêcher le désastre.

Alors, je sors, sous les averses. En marchant au hasard, dans les rues, j'organise un nouvel acte. Il se dessine, je le vois, et pour qu'il ne m'échappe pas, j'entre dans une brasserie, à l'aventure, place de l'Arcade-Saint-Jean, sans me douter que je suis à cent pas de chez moi. Et là, au milieu du bruit des dominos, du fracas des bocks qu'on heurte et des manilles qu'on met aux enchères, effrayant la dame du comptoir par mes demandes successives de papier à lettre, j'écris, j'écris, j'écris. Enfin, vers huit heures du soir, feuille par feuille, je tire un nouvel acte du buvard où il sèche, et je donne du repos à ma main qui ne tient plus ma plume et à mon poignet qui gonfle.

Après un dîner que je mange avec un appétit de bête affamée, dans la soirée, je recopie le texte. A minuit, le texte recopié, je copie un à un tous les rôles. A quelle heure je me couche, je n'en sais plus rien ; mais le lendemain, à midi, avant la répétition, avec mon travail complet, j'entrais dans le cabinet de Porel.

— C'est vous ! qu'est-ce que vous venez faire? On n'a pas besoin de vous aujourd'hui.

— J'apporte l'acte !

— Pas possible !

Je devine dans les yeux du Directeur une expression de doute. Evidemment il pense : En si peu de temps ! Ce doit être du propre !

— Le voici.

Il prend le cahier, le feuillète.

— Mais ça a l'air d'aller.

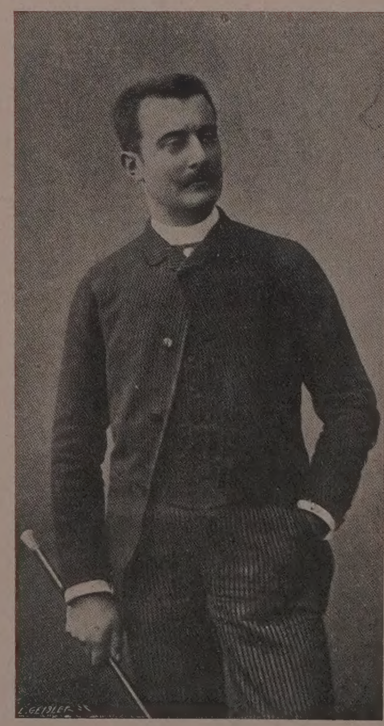
— Voici les rôles.

— Comment, les rôles aussi ! Eh bien, nous allons voir l'effet en scène. Descendons sur le théâtre.

On fait l'expérience, le texte tenu en main, et, un peu à mon étonnement, les personnages entrent, sortent, parlent à l'aise. Ils peuvent régler leurs passades, se répondre, les phrases au moins ne les gênent plus. Un équilibre apparent s'est établi. Dès lors, on continue à répéter. On répète sans interruption. *Renée* était tirée de la pire des détresses qu'elle eût connue jusqu'à cette heure.

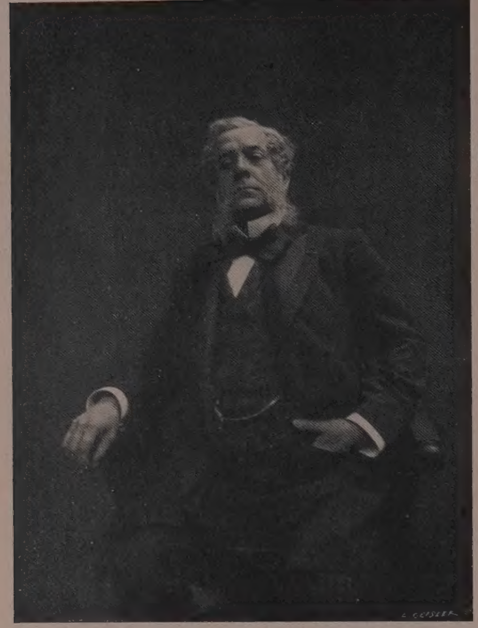
(*A suivre.*)

HENRY CÉARD.



M. DUMÉNY (rôle de Denoisel)

Cl. Cautin et Berger.



M. Fugère (dans *La Traviata*)

Chronique de Quinzaine

Spectacle des ESCHOLIERS : La Chasse au Loup, *drame en 1 acte, de M. Verga, adaptation de M. Maurice Vaucaire.* — L'Amante, *pièce en 3 actes, de M. Paul de Champeville, 13 mars.* — COMÉDIE-FRANÇAISE, Sans lui, *comédie en 1 acte, de M. Marcel Girette ; débuts de Mlle Garrick dans* Il ne faut jurer de rien, *16 mars.* — *Représentation des* POÈTES, Impéria, *drame en 4 actes, de M. J. Valmy-Baisse ;* La Peur d'aimer, *comédie en 1 acte, en vers, de M. Gustave Fréjaville, 17 mars.* — OPÉRA-COMIQUE, Muguette, *opéra-comique en 4 actes et 5 tableaux, d'après la nouvelle de Ouïda, par MM. Michel Carré et G. Hartmann, musique de M. Missa, 18 mars.* — *Reprise des* Maris de Léontine, *aux* NOUVEAUTÉS, *20 mars.* — THÉATRE TRIANON, Le Cochon, *comédie-bouffe, en 3 actes de MM. Raoul Ralph et Emile Codey, 21 mars.* — *Reprise de* Joséphine vendue par ses sœurs, *au* THÉATRE DU CHATEAU-D'EAU, *20 mars.* — THÉATRE DE L'ŒUVRE, La Roussalka, *pièce en 4 actes, de M. Ed. Schuré, 23 mars.* — *Reprise du* Courrier de Lyon, *à la* PORTE SAINT-MARTIN. — CLUNY, La Famille Gaudissart, *folie-vaudeville, en 3 actes, de M. Louis Artus, 27 mars.* — RENAISSANCE, Crainquebille, *pièce en 1 acte et 3 tableaux, de M. Anatole France ;* Clarisse Arbois, *comédie en 3 actes, de M. Maurice Boniface, 28 mars.* — *Mlle Cesbron,* nouvelle Louise, *à l'*OPÉRA-COMIQUE. — *M. Rousselière joue Roméo et Paillasse, à l'*OPÉRA. — BOUFFES-PARISIENS, Miss Chipp, *conte fantastique, en 4 actes et 5 tableaux, de MM. Michel Carré et André de Lorde, 31 mars.*

Le Cochon

Le dernier spectacle des Escholiers se composait de certaine *Chasse au Loup*, d'un auteur italien, M. Verga, — qui, pour être en 1 acte, n'en était pas moins terrible — et d'une navrante comédie close par la séparation de deux amants inhabiles à s'entendre : Elle, ne sachant trouver l'occasion de se donner, et Lui, se lassant. Mme de Hally, fort jolie, Mlle Drunzer, MM. Dauvillier et Séverin Mars, chargés de commenter l'affliction de cet imbroglio, réussissaient dans leur tâche.

Maints critiques autorisés ont révélé et blâmé déjà la manière prise par certains auteurs récents de sacrifier trop le fond à la forme de leurs œuvres, de nourrir leur action plus par des théories de psychologie inquiète et compliquée, qu'avec la réalité des faits naturels. Aussi les ouvrages provenant de ces auteurs subtils séduisent-ils peu la foule, qui préférera toujours le mouvement extérieur à des finesses d'esprit, de sentiment et de caractère, décrites par des définitions dialoguées.

Sans lui, comédie de M. Girette, récemment jouée à la Comédie, appartient à ce genre-là. Elle conduit en scène un certain Philippe, amant, autrefois, d'une jolie femme, et qui se sépara de sa maîtresse parce qu'il n'était point vraiment le passionné qu'il affectait. Aujourd'hui, il vient fléchir la dame en faveur d'un sien ami qui l'idolâtre, et il devient fort colère quand il apprend que cet intrus a déjà, sans lui, féru le cœur dont il est question. Sentez-vous le thème combiné pour mettre en évidence chacun des spasmes d'âme de ce délicat ? L'art charmeur de Mlle Bartet et de M. Le Bargy s'appliqua à orner l'expression de cette futile intrigue.

On donnait, le même soir, *Il ne faut jurer de rien,* le délicieux proverbe d'Alfred de Musset, où Mlle Garrick créait le rôle de Cécile avec une gentillesse qui lui méritait d'ardents bravos.

Cl. Cautin et Berger.



Mme de Hally

Spectacle au Théâtre des Poètes, avec une comédie en 1 acte, et quatre actes d'un drame : deux pièces piquées sur les plus vieux canevas de la Poétique, d'après de très anciens modèles, avec des laines, c'est-à-dire des vers, c'est-à-dire des rimes sans couleurs et sans apparat. Morne spectacle !

Pour *Muguette*, naïve historiette, l'Opéra-Comique a abandonné le grand genre lyrique. L'historiette est mignonne : sa candide héroïne qui se sauve, la nuit, dans la neige, pour aller, très loin, au bout d'une route dangereuse, rejoindre à Paris un amant qui la chérit un seul jour, n'a pas été sans plaire. On a goûté la fantaisie d'un bon vieux porte-balle, sauveteur de Muguette, la générosité franche de l'amoureux et la joliesse d'un petit diable de modèle dévoué à cet amoureux, qui est peintre. Cependant, en ce théâtre, où l'on était habitué à la représentation d'importantes compositions dramatiques, on a trouvé ce divertissement assez mièvre. Et *Muguette* a passé comme passe les muguets. — Le fatal Insuccès introduit en la Maison, à la faveur des décisions changées d'une Direction affaiblie, y opère bien des méfaits.

Le joli Théâtre Trianon a été moins heureux avec le second de ses spectacles, certain *Cochon* qui prêtait à des facéties amusantes, bien qu'un peu vulgaires.

Le *Cochon* a fait beaucoup rire, mais pas longtemps. L'interprétation se trouvait fort joyeusement composée : il était, surtout, une caméristе prompte à envoyer promener les choses de son appartenance, qui se montrait très drôle.

Le prestige de M. Capus est encore robuste, malgré *Le Bon jeune Homme*. Les Nouveautés ont tenté de faire cas de lui en reprenant *Les Maris de Léontine*, qui eurent jadis du succès chez elles.

Par le vouloir inconstant de M. Silvestre, l'impossible Théâtre du Château-d'Eau, dont les avatars furent toujours si pittoresques, se convertissait récemment à l'opérette et jouait *Joséphine vendue par ses sœurs,* pas mal d'ailleurs, car Mme Mily Meyer com-

Cl. Cautin et Berger.

M. Rousselière (dans *Roméo*)

mandait la distribution. A présent, voici que l'on annonce la transformation du Château-d'Eau en music-hall ; peut-être, à la fin de l'année, sera-t-il devenu cirque ou aquarium...

L'Œuvre donna en spectacle, ces temps derniers, *La Roussalka*, quatre actes de M. Ed. Schuré ; et cette représentation lui mérita beaucoup d'honneur. *La Roussalka* s'animait d'une exquise conception poétique, malheureusement douée d'une double expression : s'accomplissant à la fois dans l'Idéal sans limites et dans le monde réel, où foisonnent les Hideurs vulgaires et les Déceptions jalouses.

Deux êtres sont pénétrés d'une même passion compliquée — ce qui est peu raisonnable. Un virtuose de génie adore, par l'esprit, une exquise cantatrice, illustre dame, tout en gardant une tendre affection de chair pour certaine douce damoiselle, fille d'un luthier ami de son maître; et la noble cantatrice s'est également éprise du musicien dont elle entendit le mélancolique violon pleurer dans la Tour de Rêve, bien qu'elle chérisse corporellement un beau capitaine d'aventures. — Les amours matérielles du virtuose et de la Dame vont aussi mal que possible, contrariées, d'ailleurs par leur inquiet désir d'âme ; bientôt elles s'anéantissent, et alors les deux merveilleux inspirés s'en vont l'un vers l'autre pour réaliser leur aspiration ; mais il ne se joindront que durant un instant : la sublime union de leur esprit ne peut s'accomplir ici-bas... Le virtuose désolé de voir sa vie d'artiste perdue à cause d'un lamentable incident, voulu par des jaloux, meurt paisiblement sous les baisers de l'Amante qu'il n'osait espérer.

Une partie musicale inspirée des situations essentielles de l'œuvre, enveloppait d'harmonies discrètes et limpides la Parole expressive des deux sympathiques affligés.

M. Lugné Poë parvint à donner une belle apparence extérieure à cette intéressante aventure poétique, qui fut traduite avec beaucoup de charme par Mlles Marcilly et Marie Kalff, MM. Burguet et Second.

Aux *Gaîtés du Veuvage*, d'assez pénibles Gaudissart succédèrent à Cluny. Une famille fausse qu'un récent marié doit sans cesse présenter comme famille vraie : ce qui donne lieu à d'interminables et banals quiproquos. C'est en vain que dans cette mauvaise affaire la nouvelle troupe de Cluny dépense sa verve et son ingéniosité.

Crainquebille est décidément à la mode. Avez-vous été à *Crainquebille?* Vîtes-vous Guitry en Crainquebille? — Non, alors à quoi passez-vous vos soirées ? *Crainquebille* a un succès énorme, ce marchand de la rue se trouve discuté jusque dans les milieux les plus posés. Ce nom grince et roule partout, et probablement il ne lui manquera même pas la suprême renommée des pièces en vogue : son adoption par les glaciers, les parfumeurs et quelques fabricants d'apéritifs... Inutile d'insister n'est-ce pas, au sujet de cette pièce que chacun sait, si ce n'est pour indiquer dans sa présentation à la scène, qu'on a voulu très nature, des fautes fort curieuses ; vous verrez cela plus loin.

La soirée de la Renaissance se complète — ou plutôt se complétait, car la pièce est lâchée, — avec *Clarisse Arbois*, un fait divers mondain peu original. Une belle madame, en puissance d'un salon politique, s'est donnée la tâche de marier la fille d'une ennuyeuse bigote de ses connaissances avec un sympathique explorateur — attrape. Pour l'aider, elle se servira d'un sien neveu bien placé : personnage de la Chambre, l'Homme de son parti, futur ministre, etc. Le dit neveu chérit une ravissante artiste, qui le lui rend bien ; pourtant, dans l'intérieur de celle-ci, on entend beaucoup plus de discussions ambitieuses que de discours sur le Tendre... Il faut que la bigote de tout à l'heure intervienne là, tourne la tête de l'actrice, effare sa conscience à tel point que, pour un peu, le personnage de la Chambre, l'Homme de son parti, le futur ministre, etc., se trouverait lâché, s'il n'usait d'un moyen souverain pour arranger ces sortes de troubles : le mariage. Mlle Brandès a été très belle dans *Clarisse Arbois*, elle n'y a point triomphé.

Cl. Cautin et Berger.



M. Rousselière (dans Paillasse)

Qui connut Mlle Cesbron au Conservatoire ne devina jamais les multiples effets d'un talent que sa frêle nature tend sans cesse à nous prodiguer. Peut-être Mlle Cesbron veut-elle seulement s'imposer à l'Opéra-Comique... Déjà nous l'avons vue recueillir avec empressement la damaltique de Griselidis, abandonnée par Mlle Bréval, et se couler, sans vergogne, dans la bure de la Carmélite, délaissée par Mlle Calvé ; aujourd'hui, voici Mlle Cesbron en Louise.... Pauvre Louise... vous verrez qu'on finira par la distribuer, en travesti, à quelque ténor. Pour Mlle Cesbron, il ne lui reste plus qu'à chanter Carmen et à remplacer Mlle Chasles, un soir, au pied levé ; alors sa gloire sera accomplie.

Après avoir joué Paillasse avec succès, M. Rousselière, servi par son élégance admirée, a enchanté toutes les dames qui le virent dans *Roméo*.

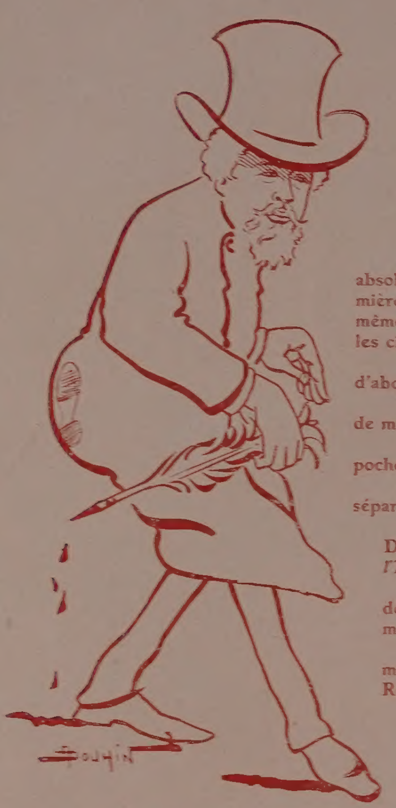
Les Bouffes-Parisiens ont un immense désir d'extravagance.

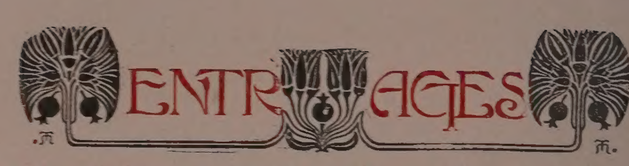
Après *Florodora*, tissu de prétextes à chansons puériles, petites valses et menus cake-walk, voici *Miss Chipp*, excentrique d'une autre façon. — Miss Chipp est une agréable personne qui chante et danse pour chanter et pour danser, et joint à ces talents une rare dextérité de voleuse. Donc, Miss Chipp chante, danse et vole, jusqu'au jour où elle se prend d'amour pour le fils d'un digne homme qui était destiné à se trouver cambriolé par ses soins. Elle se repent et se marie. Tout ça se passe en musique — pas très gaie — par l'intermédiaire de Mme Charlotte Wiehe qui se donne infiniment de peine pour prêter du ton à ce conte fantastique.

Les efforts de la gentille Danoise sont perdus : elle n'a pas de chance. Quoi qu'elle fasse, elle ne réveille nul écho du succès fracassant qui la salua à l'Exposition. Elle est toujours aussi plaisante, mais on n'a pas su recomposer son répertoire de poupée savante en grâces.

Edouard GAUTHIER.







ENTR'ACTES

Chers abonnés de Paris, de la Province, de l'Étranger, puisque vous voulez absolument savoir quelles sont les individualités qui composent une salle de première représentation à Paris, nous vous les citons ici, sans le moindre ordre, même alphabétique, et en omettant un grand nombre de ces seigneurs ; nous vous les citons, dans la réalité précise de leur attitude ou de leur situation.

Si vous voulez bien entrer dans les couloirs avec nous, vous verrez d'abord, et puis ensuite, et puis enfin :

M. Catulle Mendès, les lèvres riches de phrases-fleurs, de mots-étoiles, de métaphores-perles.

M. Jean de Bonnefon, hypertrophique d'esprit, perdant de toutes ses poches les lettres d'amour que lui expédient les maîtresses des cardinaux romains.

Radica de Flers et Dodica de Cailhavet ; mais aucun Doyen ne les séparera, même celui de la Comédie..... qui les attend.

Deux radieux géants de la taille française et de l'art éternel : Maxime Dethomas, le Daumier de 1903 ; et Jacques Loysel qui, après la *Vague et l'Écueil*, et tant d'autres merveilles, idéalise les détentrices de beauté.

Henri Second, margrave barbu et immobile dans sa stalle, la Providence des soiristes en quête de mots d'esprit pour leur journal, leurs voisins et même leurs amies.

Ce fameux quatuor des *Amoureuses de Guitry*, quatre dames d'une modernité à donner le frisson, qui se pâment et se meurent avec raison à la Renaissance, mais qui jacassent intolérablement dans les autres théâtres.

Miguel Zamacoïs :

Cyclant le cycle ailé que sa verve entreprit,
Il boucle chaque jour la boucle de l'esprit.

M. Émile Perrault, le premier sculpteur français qui taille ses rêves non pas dans le marbre mais dans le granit, à la façon des anciens statuaires des Pharaons...

Adolphe Aderer, dont aucun amoureux n'évitera... l'*Inévitable Amour*.

Henry Bauer, caduc Apache de lettres au surin rabattu, gueusant, avec des regards de chienne fouettée, les saluts qu'il exigeait jadis de la lâcheté des honnêtes gens.

Emile Faguet, qui écrira bientôt sur *Le Critique*, le *Paradoxe* que Diderot n'a pas écrit sur *Le Comédien*.

Pierre Veber, qui a, — roses et suavement acuminés, — des ongles jusqu'au bout de l'esprit.

Joseph Reinach, émétique.

Ernest La Jeunesse, habile à grésiller au petit fer les moustaches des tigres empaillés de la ménagerie des lettres.

Léon Daudet, Don Juan de tous les idéals.

Sigmund Lautenbourg, directeur du Residenz-Theater de Berlin, bientôt chevalier de la Légion d'Honneur pour services rendus à notre chère langue française.

Odette Dulac, la Balthy de Lilliput.

Maurice Donnay, aimable compromis entre Henrik Ibsen et Lambert Thiboust, — c'est-à-dire de l'Ibsen vu par le « Thibout » de la lorgnette.

Fritz Rothiers, critique musical belge, romain, bernois et congolais, ce qui lui permet d'être Chamfort à Bruxelles, Président des Brosses à Rome et Aurélien Scholl partout.

Fernand Gregh, le mirliton de Jéricho.

Camille Chevillard, qui est le gendre de Charles Lamoureux, aussi lyriquement que Richard Wagner fut le gendre de Franz Liszt.

Leo Marchès, subtil découvreur de jolies petites oiselles roucoulantes : un *Christophe Colombes*.

*Les cinq Frères d'*Albin Valabrègue, semblables aux Sept Chefs devant Thèbes, et psalmodiant en chœur dans les couloirs : « Quand Albin tient un succès, c'est notre frère Albin ; un demi-succès en fait notre cousin Valabrègue ; mais, depuis quelques années, il n'est plus pour nous qu'un pseudonyme ! »

Serge Basset, qui, parlant à Berlin, a fait scintiller l'esprit de Paris dans des grâls à vin de la Moselle.

M. Francis de Pressensé, un Hymalaya de muflerie.

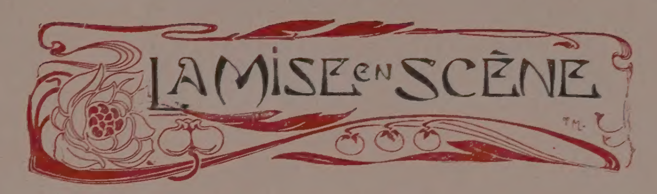
Maitre Isaac Bloch, du barreau de Paris. Avocat filandreux comme le macaroni ; et, pour comble de malheur dans la ressemblance, il reste au... palais.

M. Charles Haek, ciseleur de guirlandes de perles autour de vases magiques.

Et le subtil Edouard Sarradin, — et le véhément Jean Drault, — et Max Maurey, le Jules Claretie d'après-demain, — et Sem, au crayon-revolver ; — et puis la rédaction complète de la *Revue Théâtrale* c'est-à-dire la bienveillance (qui n'est pas dupe) faite journalisme.

George VANOR.





De quoi parlerait-on, sinon de *Crainquebille*, de ce triomphant *Crainquebille*, où le maître Anatole France a versé le plus pur de sa philosophie railleuse, de son ironique bonhomie, de sa tendresse touchante pour les pauvres gens, et aussi de sa soif de vraie justice, en opposition avec les formes impitoyables de la législation sociale. Oui, tout cela est exprimé dans l'histoire, banale en apparence, du vulgaire marchand des quatre saisons, condamné à quinze jours de prison sur la plainte de l'agent 64, qui l'accuse, faussement, d'avoir crié : « Mort aux vaches ! » alors qu'il a dit seulement, à propos d'une cliente partie chercher quatorze sous qu'elle lui doit : Mais où donc qu'elle se cache ? » L'agent 64 a mal compris, tout le démontre : le passé irréprochable de Crainquebille, les dépositions de témoins honorables, le mensonge de l'agent 64, affirmant qu'un de ces témoins, une lumière de la science, a crié également « Mort aux vaches ! » Mais l'agent 64, c'est l'autorité, infaillible aux yeux de la magistrature, et l'arrêt n'est pas douteux, si stupide, si cruel qu'il soit. Et si M. Anatole France conte ces choses avec son inimitable élégance de grand lettré, on sent bouillonner dessous l'indignation de l'homme probe et loyal, où se mêle une noble compassion pour les déshérités de la vie. Et cela est singulièrement émouvant en sa simplicité voulue.

Qu'on nous excuse d'avoir dit notre admiration pour le maître écrivain qui vient de donner *Crainquebille* à la Renaissance, et venons maintenant aux choses de notre domaine, c'est-à-dire à la façon dont M. Lucien Guitry a mis en scène les trois tableaux de l'ouvrage.

Certes, il l'a fait avec un soin extrême, une application qui se manifeste à tout moment. Comme son propre personnage de Crainquebille est présenté avec art ! Est-ce bien le beau Guitry, ce vieux bonhomme fruste et lourd, à la tête de bon chien édenté, avec sa viscope aplatie d'où sortent en broussaille ses cheveux d'un blanc sale, avec son teint rougi au grand air, sa moustache bourrue, ses gros sourcils abritant deux yeux candides. Et son costume : ce cache-nez de laine en cravate, ce paletot fatigué sur cette longue blouse bleue délavée, ce pantalon pisseux, ces ripatons couverts de toute les boues de la rue... C'est criant de vérité. A la Correctionnelle, quand il ôte sa casquette, il montre un crâne bas, tout bossué, pas encore tout à fait chauve, un crâne qui est une véritable merveille d'observation.

M. Guitry a-t-il aussi bien vu le décor ?

Son premier tableau représente un carrefour parisien. On a parlé de la rue de Beaujolais, à cause de l'escalier en boyau qui monte, entre deux maisons, vers les derniers plans de la scène, surélevés d'environ deux mètres. Il y a évidemment un escalier de ce genre dans la rue de Beaujolais, mais la ressemblance s'arrête là. Et puis, cette rampe de milieu à double balustrade de fer se retrouve en d'autres endroits de Paris, notamment rue Amelot. Disposition pittoresque, qui permet d'amusants effets, des jeux de gamins qui distraient l'œil, voilà tout. Venons à la façon dont les constructions sont distribuées. A gauche, un immeuble à boutique de marchand de vin moderne. A droite, un vieux bâtiment creusé d'une haute voûte formant passage, comme cela existe encore boulevard Saint-Germain. Seulement, à la Renaissance, les gens qui sortent de scène par cette voûte rentrent presque aussitôt, venant de derrière le portant, ce qui fait croire que le passage ne mène nulle part, contrairement aux passages de ce genre, qui sont généralement des servitudes.

Le fond est constitué par d'anciennes maisons formant deux pâtés, séparés l'un de l'autre par le vide de l'escalier, que limitent d'autres maisons surélevées et en pleine lumière. A droite de l'escalier, un immeuble inhabité, où portes et fenêtres sont remplacées, au rez-de-chaussée, par les planches des fermetures de maçon ; à gauche, deux boutiques, celle d'un épicier et celle d'un bureau de tabac.

Or, c'est précisément devant ces boutiques qu'est installé le camelot qui bonimente, au lever de la toile, devant une pincée de badauds ; c'est également devant les dites boutiques que Crainquebille vient stationner avec sa voiture. Tout cela est contraire à la vraisemblance ; jamais un épicier ni un marchand de tabac ne permettraient d'obstruer leurs établissements de la sorte. Il est vrai que personne n'y entre, alors que l'on va chez le troquet et qu'on s'engouffre constamment sous la voûte de droite... Mais passons,... après avoir complimenté M. Favart, le camelot, réellement « nature ».

Au moment de l'embarras de voitures, la scène se vide complètement. Il n'y reste que Crainquebille et l'agent 64, ce qui est singulier. Il n'arrive du monde que lorsque l'agent 64 commence à crier. Alors Crainquebille lance sa voiture et veut tourner, sans voir s'avancer parallèlement une voiture à bras chargée d'un pauvre ménage, contre laquelle vient donner rudement la sienne, tandis qu'un bicycliste porteur de journaux accourt s'écraser là à toute vitesse, et que la scène se remplit en un clin d'œil. Le mouvement est remarquablement réglé, c'est indéniable, mais il est bien un peu factice. Etait-il nécessaire à l'action, et n'en eût-il pu être de même sans lui ? Il n'existe nullement dans la nouvelle d'où la pièce est tirée, — si nous avons bonne mémoire.

Venons à l'audience de la Correctionnelle. Ici peu d'objections à présenter. Le décor est disposé de telle sorte que le tribunal est à gauche et que la salle d'audience se présente dans le sens longitudinal. On a oublié l'espèce de barrière qui sépare l'auditoire des bancs des témoins, mais cela tient à ce que cette barrière eût été difficile à fixer. Autrement, le cérémonial judiciaire est parfaitement exact, et l'on ne saurait trop louer la raideur militaire de l'agent 64 quand il vient déposer. Il y révèle une étroitesse d'esprit, une certitude de force, une fureur contenue et une méchanceté abominable en présence de la contradiction, qui constituent l'essence même, l'âme de la police. C'est saisissant, et il faut complimenter M. Talrich au sujet de cette création. M. Noiseux et M. Nertann dessinent également bien leurs physionomies respectives. Pour M. Arquillière, il plaide adroitement, mais pourquoi a-t-il les cheveux noirs et la barbe blonde ? Cette dualité de tons dans le système pileux est très à la mode chez les comédiens. La plupart du temps elle est fausse. Jamais les bruns, en particulier, n'ont la barbe blonde. Rousse, d'accord.

Au troisième tableau, nous revoyons le décor du premier. Mais, ici, en toute sincérité, il y a de sérieuses erreurs à relever. Quoi ! lorsque la nuit tombe, on n'allume pas un seul réverbère en ce grand carrefour ? Et un marchand de marrons s'est installé dans la maison en réparation ! et il s'éclaire avec un bec de gaz, alors que toute conduite doit être coupée là. Et Francès, le marchand de marrons, comment le laisse-t-on parler avec le formidable accent auvergnat qu'il a adopté, quand tous les marchands de marrons sont savoyards ou piémontais ? Par contre Adam est un gardien de la paix tout différent du numéro 64, et aussi vrai. C'est le bon sergot, plein de calme et de mansuétude. Quant au pauvre Crainquebille, Guitry s'y montre là émouvant à l'extrême. Lorsque, délaissé de tous, en butte au mépris et à la dureté des gens, perdu, désespéré, il se laisse tomber sur les marches de l'escalier et pleure silencieusement, il est tragique comme un Daumier et l'on a le cœur serré à le regarder. C'est de l'art le plus pur et aussi le plus simple, comme tout ce qui est beau !

Théodore MASSIAC.

Notes sur les théâtres à Berlin



On ne joue guère que des pièces françaises dans les théâtres de Berlin. A part *L'Asile de Nuit*, de Maxime Gorki (qui est russe), et *Le Voyageur aveugle*, les étrangers en séjour peuvent se rendre compte de la littérature dramatique parisienne par les colonnes d'affiches berlinoises.

Cl. Schaarwachter, Berlin.

M. S. LAUTENBOURG
Directeur du Residenz-Theater

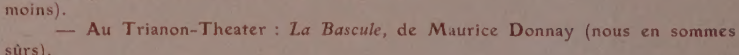
Dans la même quinzaine, on a pu voir :

— Au Residenz-Theater : *Loute*, la comédie délicieusement délicieuse de Pierre Weber ;

— Au Lessing-Theater : *Le Voile du Bonheur* l'acte ennuyeusement ennuyeux de Georges Clémenceau ;

— Au Schiller-Theater : *Tartufe* et *Le Médecin malgré lui*, de Molière (nous croyons, du moins).

MARIE BARKANY



— Au Trianon-Theater : *La Bascule*, de Maurice Donnay (nous en sommes sûrs).

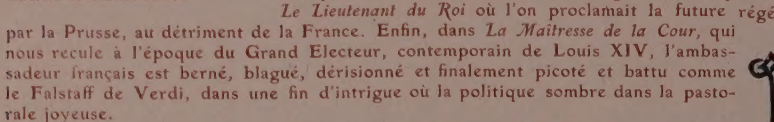
— A l'Intime-Theater : un acte d'Alfred Capus et un acte de Georges Courteline, en spectacle coupé.

— Au Neue-Theater : *Yvette*, adaptation de M. Berton d'après Guy de Maupassant ; du Maupassant ? non ! mais du Maupassé.

— Au Deutscher-Theater : *Monna Vanna*, du bon gantois Mœterlink, après une réclame qui fait pâlir celle de Barnum.

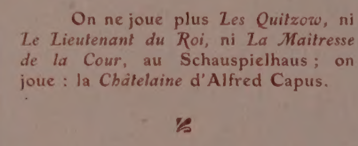
— Et au Schauspielhaus ?...

Pendant longtemps au Schauspielhaus qui est la Maison de Schiller (!) comme notre comédie est la Maison de Molière (?!), toutes les pièces représentées molestaient la France. On jouait, par exemple, *Les Quitzow*, dont l'action remonte aux premiers Hohenzollern, et où la guerre de 1870 était pronostiquée. On jouait *Le Lieutenant du Roi* où l'on proclamait la future régénérescence de l'Allemagne



par la Prusse, au détriment de la France. Enfin, dans *La Maîtresse de la Cour*, qui nous recule à l'époque du Grand Electeur, contemporain de Louis XIV, l'ambassadeur français est berné, blagué, dérisionné et finalement picoté et battu comme le Falstaff de Verdi, dans une fin d'intrigue où la politique sombre dans la pastorale joyeuse.

Que de changements aujourd'hui ! un théâtre où la moindre taquinerie à notre égard se publierait dans la plus anodine scène, serait fermé avant le lever du rideau sur l'acte suivant.



On ne joue plus *Les Quitzow*, ni *Le Lieutenant du Roi*, ni *La Maîtresse de la Cour*, au Schauspielhaus ; on joue : la *Châtelaine* d'Alfred Capus.

Quand la Margrave de Bayreuth voyait une femme ridiculement fagotée, elle avait coutume de s'écrier : « C'est une actrice allemande ! » Et il y a seulement cinq ans, un rédacteur de *L'Aurore* disait que les comédiennes berlinoises ont des toilettes inénarrables : « C'est le triomphe de la robe archi-montante et du corsage à trop longue taille, agrafé visiblement tout au long du dos. »

Quelle erreur, madame la Margrave, et quelle inexactitude, mon cher confrère ! Regardez Marie Barkany, Irène Triestch, Rita Léon quand elles jouent des pièces modernes ; elles sont corsetées et corsagées aussi suavement, aussi savamment, aussi divinement que Cécile Sorel, Marthe Brandès et Mariette Sully.



MARIE BARKANY

Cl. Höffert. Berlin



Mme RITA LEON



Mme Marie BARKANY

Cl. Erich Sellin & Cie. Berlin.



Marie Leutchmann

De même, le chroniqueur de *La Lanterne* qui demande si, à Berlin, les artistes tiraient au sort les personnages qu'ils devaient incarner, ne trouverait plus aujourd'hui le placement logique de sa boutade! Il est vrai, comme il le dit, qu'un valet ne peut apporter une lettre sans prendre des airs de ministre rendant son portefeuille; mais au moins, les ministres n'y ont pas l'air de bas valets, comme sur nos scènes.

Il y a à Berlin une critique théâtrale. Chez nous, il y a une Association professionnelle de la critique musicale et dramatique. Ce n'est pas la même chose. Notre Association est un dîner. Leur critique est une fonction. Les chroniqueurs berlinois, au lieu de manger ensemble, jugent isolément. Il est vrai que les critiques parisiens ne mangent ensemble que tous les trimestres, alors que les critiques berlinois jugent isolément tous les jours. C'est ce qui fait la supériorité de leurs verdicts sur notre alimentation.

La chronique théâtrale est solidaire comme si elle se réunissait périodiquement pour arbitrer sur les cas possibles de ses membres. Supposez, par exemple, qu'un vieux forçat édenté ait fait imprimer un opuscule signé de quelques noms honorables, sans que les possesseurs de ces noms honorables aient été prévenus de l'abus fait de leur signature ; supposez que ce journaliste, exclu de tous journaux pour indignité, entre en pourparlers d'argent avec le directeur du théâtre d'une ville étrangère, pour venir donner une conférence, et puis qu'il ne la donne pas !... Aucun journaliste berlinois ne tolérerait cela ; on rembourserait le directeur étranger ; on aviserait les littérateurs dont on a volé les noms ; on ferait bien des choses à Berlin que nous ne faisons pas à Paris...

Cl. Albert Meyer. Berlin.

M. Willy Martini

Il est vrai que là-bas, les Associations de Presse sont plus sévères et moins frivoles. Quand Sarah Bernhardt est venue, ces messieurs n'ont pas été dupes. Les soirs où elle a fait sonner une voix claironnante, où elle a livré son cœur et son âme, où elle a multiplié des efforts que Paris lui ignorait, la critique théâtrale berlinoise a entonné tous les hosannahs ; mais, les soirs où elle a fait de l'artificiel, du truc, du bluff, de la mousse, les chroniqueurs l'ont rappelée magnifiquement au respect de l'art sincère et souverain. Des hommes prodigieusement compétents comme Engel, Fulda, Goldmann, Lœbel et tant d'autres, ne s'y trompent point. Leurs correspondants parisiens sont aussi choisis parmi l'élite du journalisme européen ; pour n'en citer qu'un, M. Théodore Wolff est un des écrivains qui honorent le mieux et son journal (le *Berliner Tagblatt*), et sa profession, et même la haute pensée moderne.



Cl. Höffert. Berlin.

Josephine Soyer



Dans les théâtres, nous n'avons point cité le Wintergarten. C'est pourtant un endroit de plaisir qui contient six mille spectateurs. Tous les soirs, sur une scène minuscule, avec des lorgnettes de capitaine de navire, on peut découvrir dans le lointain vague et perdu, comme des naines qui s'ébattent, des poupées lilliputiennes ; ce sont bien des femmes grandeur naturelle, mais, au douze-centième rang de côté, on ne sait plus !

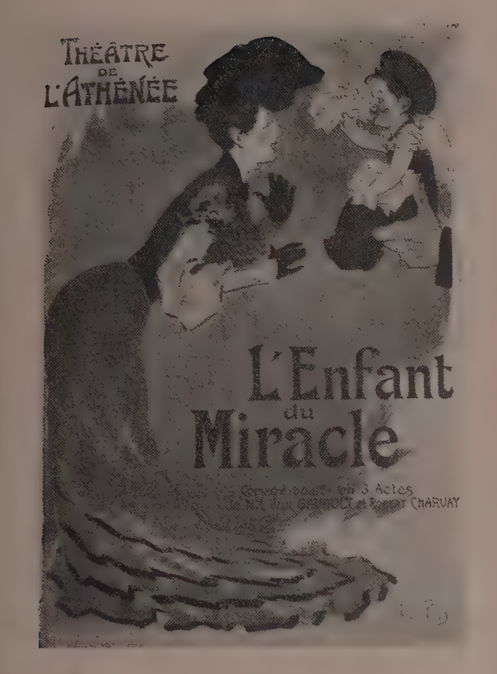
La petite tricherie, c'est, quelle que soit la troupe de phénomènes, de la baptiser : *troupe parisienne*. Or, la dernière troupe parisienne était composée de trois Luxembourgeoises, deux Maltaises, quatre Madrilènes, six Levantines et de quelques autres vieilles demoiselles d'une nationalité indéfinie ; elles avaient le corsage protestant et le derrière triste.



Mais, pour rester dans le domaine purement esthétique, nous donnons ici les portraits de quelques pensionnaires de M. Siegmund Lautenbourg, et de Maria Barkany, qui a joué le rôle de Jeanne d'Arc avec un sentiment si pieusement français, et cent autres rôles gœthiens, ibséniens et shakespeariens.

HUNDING.





L'Enfant du Miracle

AU THÉATRE DE L'ATHÉNÉE



Le philosophe a dit : « Si vous voulez savoir ce que vaut une femme, regardez son pied ; si vous voulez connaître ce que peut un homme, voyez son front. » Or, il y a quelques mois — est-ce plus? est-ce moins? — j'eus l'heur de voir le front de M. Robert Charvay (je parle ainsi pour ne pas être taxé d'exagération, car j'ai vu M. Charvay en entier) et je constatai que cette partie du chef de mon tant distingué confrère de *l'Écho* dénotait, à cause de sa convexité, de sa hauteur et de sa largeur, un esprit fin et volontaire, une intelligence d'élite, enfin, un de ces fronts qui font dire de leur propriétaire : « C'est quelqu'un. »

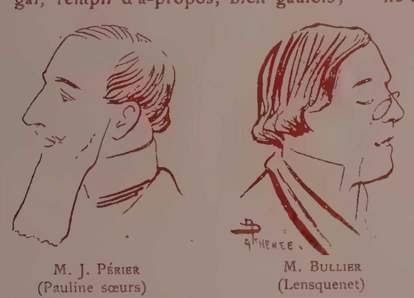
Ferai-je ici l'éloge de M. Paul Gavault? Non, car tous les lecteurs de cette publication somptueuse apprécient bi-mensuellement sa verve spirituelle et son érudition. Mon sentiment personnel sur l'auteur heureux du *Papa de Francine* est tel que, après tant de lauriers, je ne pourrais que le couvrir de fleurs. Gavault, comme tous les délicats, apprécie les fleurs... mais la quantité pourrait l'incommoder. D'autre part, mes appointements sont si modestes et, en cette saison, les fleurs... passons.

Cl. Cautin et Berger



M. Paul Gavault

Quand on sut, par je ne devine quelle indiscrétion, que ces deux intelligences s'unissaient pour produire une œuvre, on pensa : « Ils vont accoucher d'un miracle! » Le dernier né, pour cette raison, se nomme *L'Enfant du Miracle*, il est bien venu, gai, rempli d'à-propos, bien gaulois; — ne lisez pas indécent, lisez : bien gaulois. Pour un bel enfant, c'est un bel enfant. Il s'exhibe, chaque soir, sur les planches de l'Athénée, où le public l'applaudit avec un tel débordement que nous l'y verrons longtemps encore, et plus longtemps même, s'il se peut.



M. J. Périer (Pauline sœurs) — M. Bullier (Lensquenet)

Vous plaît-il que j'essaie de conter son histoire?... ne serait-ce que pour amener l'eau à la bouche des impardonnables parisiens qui ne le virent point encore : Mme Moulurey était affligée d'un mari vieux comme Hérode et riche comme Crésus. Le bon Dieu qui fait parfois bien les choses, ayant rappelé à lui l'âme de Moulurey (merci mon vieux!) sa jolie veuve songe incontinent à reconvoler avec Georges Durieux, jeune, un peu naïf et avocat. Mais il ne suffit pas que Moulurey ait quitté ce monde, il faut encore que passent les délais légaux avant le remariage, et ces délais sont bien longs lorsqu'on est jolie et qu'on a du tempérament; c'est pourquoi la prudente veuve — qui se connaît — conseille à son amoureux un petit voyage de raison... autour du monde.

Georges se décide à partir, mais il n'a pas franchi le seuil du salon que la douce Elise (la veuve) apprend du notaire que son mari est mort intestat, ou plutôt, qu'à défaut d'héritier direct, il lègue sa fortune à la ville de Guéret.

Pour une mauvaise nouvelle, c'est une mauvaise nouvelle! En vain fouille-t-on coffre-fort et tiroirs : nulle trace de récent testament.

Elise doit donc se résoudre à la plus pâle purée à moins que... vous devinez le reste? Et c'est un architecte, le bon Croche (quel polisson!) qui conseille ce remède à la Chambord.

Si en trois cents jours Elise trouve le moyen d'avoir un héritier, elle touche dix millions, or, dix millions : ça vaut le coup! (J'en connais qui pour moins que ça...)

Elise fait d'abord la petite bouche, ce qui est un mauvais moyen pour devenir mère, puis se décide à condition que son complice sera Georges. Or, Georges est déjà loin.

Je ne saurais, sans rougir un peu, vous conter le deuxième acte durant lequel Croche, une amie d'Elise, un



M. Levesque (Lescalopier).



M. Le Gallo
Georges Durieux)

Cl. Cautin et Berger.

Mlle Louise Bignon (Berthe Paradeux)

couturier, un policier espagnol, cherchent en vain le sauveur. Soudain, alors qu'on croyait Durieux en Amérique et que tout semblait perdu (fors l'honneur), voici qu'apparaît le timide étalon, lequel, tranquillement (c'est une façon de parler...) vadrouillait à Paris avec... la femme de chambre de sa fiancée.

L'Évangile conseille le pardon. Élise approuve l'Évangile et s'apprête à ouvrir son cœur et ses draps à son bien-aimé, quand entre en scène le terrible Lescalopier, secrétaire de la mairie de Guéret qui, en vertu de l'article 393 du code « *qui essayerait vainement de passer plus longtemps pour civil* » s'installe dans l'hôtel Moulurey et, fort de sa qualité de « *curateur au ventre* », ne quitte pas son hôtesse d'une semelle et fiche Georges à la porte.

Tout est tenté pour se débarrasser de l'intrus, on l'harasse, on le grise : peines perdues — c'est une pieuvre.

Pourtant il est un dieu pour les ivrognes et pour les amants : Élise et Georges se sont joints quelques minutes, mais... mais c'est bien difficile à dire — sans résultat appréciable. Après mille péripéties inénarrables, les amoureux finissent par... trouver le testament.

Que pensez-vous de cette petite histoire ? N'avez-vous pas envie de l'aller voir ? Et lorsque je vous aurai dit les interprètes...

M. Le Gallo enlève au galop son rôle difficile : j'apprécie sa note sobre et pourtant d'un comique intense, c'est un Georges Durieux aux mines légèrement ahuries qui prête au bon rire franc, et lorsqu'il se fait tendre et empressé près de sa belle, il semble un enfant contrit auquel on refuse le gâteau convoité. Le gâteau, c'est la belle Marguerite Caron, dont la louange en tant qu'artiste consciencieuse, n'est plus à faire... et l'on conçoit que Georges ne répugne pas à... essayer de faire concevoir la jolie veuve.

M. Levesque (Lescalopier)

Courant, criant, remuant, gesticulant, éclatant, Matrat brûle les planches et chacun d'applaudir à ce feu d'artifice. Quand cet artiste, que j'aurai qualifié de bon et même d'excellent, est en scène, tous les pompiers de service sont sur les dents ! (C'est une figure, mais qui rend ma pensée.)

Une barbe apparaît, puis un homme : c'est Périer, singeant, au point que c'en est quasi-indécent, tel couturier que je ne nommerai pas. Il parle, il parle, que dis-je : il locutionne, avec une telle loquacité qu'on a envie de le décorer.

Voici encore Levesque qui a composé un type de secrétaire de mairie de province si parfaitement drôle — parce que exact — que l'on ouït dans la salle craquer les boutons et casser les baleines (de corset). Je lui accorde une mention spéciale en toute sincérité.

Puis ce sont : Garbagny, en policier... espagnol, au flair de chien de chasse ou d'artilleur ; la charmante Louise Bignon ; la jolie Templey ; et Aël, et Vincourt ; et... chose vraiment miraculeuse : toutes et tous bien dans leurs personnages et disant juste.

Les trois actes de *L'Enfant du Miracle* sont galamment offerts dans trois plaisants décors ; décors gais aux couleurs claires ; ce ne sont que meubles frêles blanc et or, tentures soyeuses aux teintes délicates, peintures bleues, grises ou encore vert tendre, tapis riches, potiches rares, plantes précieuses. Enfin, un agencement exquis de maison riche, de maison de goût.

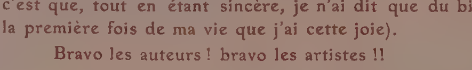
Les toilettes des dames sont des poèmes de tulles, de gazes et de dentelles fines, les chapeaux sont merveilleux. Ces messieurs ont très correctement imaginé leur accoutrement ; Levesque, entre autres, s'est trouvé un corps, une tête, des frusques d'abruti de province qui fait le malin... Levesque est réjouissant au possible.



M. Bouchard (Paradeux)

Mlle Louise Bignon (Berthe Paradeux)

En relisant ces quelques lignes j'y constate deux choses : la première, qui n'étonnera aucun de mes amis, c'est la faiblesse du style ; la seconde, qui stupéfiera tout le monde, surtout mes ennemis, c'est que, tout en étant sincère, je n'ai dit que du bien de tous (c'est la première fois de ma vie que j'ai cette joie).



Bravo les auteurs ! bravo les artistes !!

Jacques DUCHANGE.



Aventure de Grand Duc.

Son Altesse était au Gymnase. Pendant un entr'acte, il voulut passer sur la scène. Suivi de son aide de camp, il cherche la porte de communication et ne la trouve pas. Alors, il sort du théâtre, entre dans le couloir qui sépare le péristyle du restaurant, avise à droite une porte basse, la pousse, et se trouve dans des cuisines où se démènent chefs et marmitons.

— Oh ! ce n'est pas ici... dit-il à son aide de camp, qui répond respectueusement :

— Si Son Altesse voulait me permettre de la conduire.

— C'est cela, conduisez-moi.

L'aide de camp passe devant, descend l'escalier qui mène dans la courette, avise une porte et l'ouvre en s'effaçant.

— Non, non, fait le Grand Duc en pouffant de rire, ce n'est pas encore là...

C'était, en effet, certain petit réduit...

On retourne, on va au contrôle, le contrôleur renvoie « ces messieurs » à Mme Zoé, la concierge. Mme Zoé se confond en excuses, montre l'escalier à « ces messieurs » qui arrivent dans la régie, d'où on les conduit enfin sur la scène...

Là, le Grand Duc raconte joyeusement ses pérégrinations au régisseur général tout ému. Et, quand il arrive à l'épisode du « petit endroit » le régisseur général s'écrie d'une voix désolée :

— Oh ! Altesse ! est-il possible !... Dois-je vous montrer « ceux » de monsieur le Directeur !...

Alors, le Grand Duc n'y tient plus. Il part d'un rire homérique, que partagent bientôt les artistes, accourus au bruit et auxquels il narre sa bouffonne aventure !



Oh ! Altesse... est-il possible !... dois-je vous montrer !.

L'un des co-directeurs d'un de nos plus grands théâtres a été marin, à ce qu'il paraît. Il a d'ailleurs conservé de ce poétique métier la rude franchise quelque peu fruste qui rend si sympathiques nos braves loups de mer. Toutefois, en devenant Parisien, il a su perdre certaines habitudes de bord qui eussent paru un peu singulières dans un théâtre. Sans être devenu un petit-maître, il ne chique pas.

Par exemple, il a un léger défaut. Conservant les anciennes habitudes d'autrefois, il est bavard. A chaque auteur qui va lui proposer une pièce, il répond invariablement en racontant les sujets des ouvrages qu'il a déjà refusés.

— Voyez-vous, disait-il dernièrement à un jeune qui venait de lui exposer une idée superbe, on ne se figure pas combien c'est difficile de diriger un théâtre comme le mien, et surtout de choisir une pièce dont on puisse garantir le succès. Si vous saviez tout ce qu'on m'a déjà présenté !... (et le voilà qui raconte cinq, dix, quinze scénarios)... Hein ! poursuit-il lorsqu'il a fini, il y en a des choses chic, là-dedans ! Eh ! bien, ce n'est pas encore ça... J'ai tout refusé... Parce que moi, j'ai mon idée...

A ce moment, le jeune se leva, fit un grand salut, et dit au directeur ébaubi :

— Eh ! bien, alors, monsieur le Directeur, ce n'est pas si difficile. Puisque vous avez votre idée : *recevez-la.*

— Depuis cette conversation, le directeur se montre profondément absorbé. Cette idée qu'il a, *il la cherche !*

Que devient donc *L'Écharpe noire*, une pièce dramatique, en 1 acte, que l'on devait jouer à l'Odéon ?

C'était un drame dont le vendéen Charette était le héros. Il y eut à son sujet des débats terribles au théâtre, notamment à propos des costumes. Charette devait avoir un brassard blanc, ce qui est parfaitement historique. On trouva qu'il aurait l'air d'un communiant. Il devait avoir une veste à la bretonne, on vit qu'il ressemblait ainsi à un postillon...

Certains passages du texte causèrent aussi une stupeur extrême. A un moment, la femme de Charette tendait la main à un lieutenant du général, et celui-ci disait à son officier :

— Baisez, je vous le permets.

Ce fut un *tolle* extraordinaire. On ne pouvait souffrir une telle impression sur une scène subventionnée !

Plus loin, on parlait de la Pucelle...

— Il est impossible de laisser prononcer ce mot, dit-on à l'auteur, à moins qu'il ne soit accompagné de son qualificatif naturel.

— Lequel ? demanda l'auteur abasourdi.

A l'Odéon, monsieur, il n'y a qu'une Pucelle acceptable : la Pucelle d'Orléans.

Comme le vinaigre alors ?

Un de nos musiciens les plus connus travaille à un grand opéra dont le héros est un des grands guerriers mahométans de l'époque des Croisades.

Un jour, le compositeur fut mandé à l'ambassade de Turquie, où l'ambassadeur lui dit :

— Monsieur, mon gouvernement s'est ému à propos du sujet que vous traitez. On a appris à Constantinople qu'il y avait dans votre opéra des houris et un muezzin Ce sont là des personnages que nous ne pouvons laisser mettre à la scène. Le muezzin a un caractère sacerdotal. Les houris sont les vierges de notre Paradis. Vous comprenez nos susceptibilités ?...

Le musicien était baba !

— C'est que ces personnages ont des rôles importants dans mon poème, dit-il à l'ambassadeur.

— Oh ! fit celui-ci d'un ton conciliant, nous ne vous demandons pas de les supprimer. Mais à la place des houris, ne pourriez-vous mettre des odalisques ? Et au lieu du muezzin, l'annonciateur de la prière ? Vous éviteriez ainsi de graves complications entre votre beau pays et le mien, et peut-être une conflagration européenne.

Le musicien n'est pas sanguinaire. Il a donné satisfaction à l'ambassadeur.



Le musicien était baba !

G.-T. NORMA.

Cl. Sartony



Les Elks

Le Cake-Walk

Il nous parait difficile de laisser passer la vogue prodigieuse du Cake-Walk, sans qu'il ait été question dans *La Revue Théâtrale* de cette danse nouvelle qui, partie des villages noirs de l'Amérique, est venue se manifester comme un spectacle à Paris, au Nouveau-Cirque, d'où elle a rayonné un peu partout, pénétrant dans les salons, envahissant les bals publics et même, et surtout, grimpant sur un grand nombre de scènes de théâtres et de music-halls : ce qui la désigne incontestablement à figurer également dans cette Revue.

Or, justement, le Cake-Walk vient d'être l'objet et le prétexte d'une amusante conférence, faite au Théâtre des Mathurins, par M. Raoul Sainte-Marie, un de nos jeunes confrères, cake-walker déterminé et particulièrement documenté sur cette nouveauté chorégraphique. M. Sainte-Marie dit sur ce sujet des choses intéressantes et peu connues, illustrant en quelque sorte sa causerie, de pas exécutés par les petites Walker, par Géo Slatter, du Nouveau-Cirque, et par Mlle Berthe Nanon, des Bouffes-Parisiens.

Le succès très vif de cette conférence nous a suggéré l'idée de demander à M. Raoul Sainte-Marie de nous en résumer la partie essentielle ; nous en publions quelques extraits :

COMMENT EST NÉ LE CAKE-WALK ?

C'était au temps le plus triste de l'esclavage. Par les nuits estivales, après le dur labeur de la journée, une fraîcheur descendait sur les plaines larges de la Louisiane ; dans l'aire, devant la ferme, des formes plus noires que l'ombre se mouvaient alors. Les noirs asservis venaient, un moment, oublier leur douloureux labeur pour se trouver ensemble, entre frères, loin de la courbache du gouverneur. Alors s'écoulaient des heures reposantes. Les vieilles mamans apportaient des épis de maïs que leurs mains agiles dépouillaient au milieu de la grange. Les grains s'amoncelaient en tas. On procédait à un jeu. Chacun des hommes venait fouiller au tas. Le premier qui trouvait un grain rouge le montrait à ses compagnons en poussant des cris de joie. Vainqueur du jeu, il avait le droit de choisir comme danseuse la plus jolie des jeunes filles de couleur. (Bannissons, n'est-ce pas, ce terme outrageant de négresse.) D'autres noirs tiraient à leur tour les grains rouges désirés ; puis allaient choisir parmi les sombres beautés les dames de leur choix.



Les Petits Walker

La lune montait au-dessus des plaines, des plantations immenses, elle étalait une envahissante nappe d'argent. Les étoiles piquaient le ciel de leurs clignottements. Dans la fraîcheur de la nuit les noirs sentaient alors leur cœur s'amollir. Un souvenir leur venait du vieux continent, de la vieille terre maternelle, où vivaient leurs aïeux. Le sol inhospitalier de l'Amérique se transformait par un mirage momentané : il devenait le sol même de cette Afrique perdue. Et les pieds nus des noirs, au contact imaginé de cette terre bien aimée frémissaient, s'agitaient en une cadence de bonheur : des bamboulas extraordinaires naissaient ; la danse n'est-elle pas le chant de ceux qui doivent se taire : Ainsi, d'un souvenir sentimental du paradis quitté, naquit le Cake-Walk, par un clair de lune. Car des tournois pacifiques s'engageaient. Les vieilles mamans, devenues inaptes aux danses agiles, écrasaient les grains de maïs. Elles les humectaient d'eau ; en faisaient une pâte à l'aspect engageant qu'elles étalaient sur une plaque de fer. La pâte gonflait, se boursoufflait, se parait d'une belle couleur d'or ; une exquise odeur s'élevait de la galette ainsi faite.

Silhouettes de Mlle C. Mondelys.

Les Petits Walker

Pendant ce temps, les noirs danseurs s'agitaient. Chaque couple à son tour venait au milieu de l'aire bien battue, montrer sa grâce et sa fantaisie. Le public tout entier était le jury, et, d'acclamation unanime, le couple des meilleurs danseur recevait un prix : le gâteau. Le Cake-Walk (la marche du gâteau) était créé.

Quand il apparut en France, où l'acclimata M. Houcke, l'aimable directeur du Nouveau-Cirque, ce fut d'abord un gémissement d'horreur. Les vieux professeurs de danse allaient-ils renoncer à ces quadrilles où des haltes habilement ménagées reposent les... danseurs de leurs jambes souvent agitées sans rythme, sans grâce ni mesure ? Et nul d'entre eux ne sût, par une intelligente prévision, devancer l'engouement du public. Cette danse présentait cependant bien des avantages nouveaux, avec cette liberté extrême mise à la disposition des danseurs qui ne trouvaient qu'une limite à leur fantaisie : le souci de la mesure. Les Elks, les danseurs du Nouveau-Cirque, n'étaient pourtant ni laids ni disgracieux. Freddy et Ruth Walker, les minuscules noirs, montraient comment le comique pouvait se pousser loin sans devenir pénible ni grotesque. Et l'excellent Géo Slater enseignait une intelligence nouvelle de la danse, dont tant de nos danseuses pourraient tirer parti.

Que si l'on regarde maintenant où nos Françaises ont conduit la danse des noirs, on trouvera de délicieuses et vraiment plaisantes manifestations de ce rapprochement fortuit de deux esthétiques différentes ; faut-il citer les deux sœurs Perez, Jeanne et Nina, deux sœurs encore, Mlles Mante, et je n'oublierai point la verve endiablée, puis-je dire, de cette Berthe Nanon que n'égalait aucune des danseuses anglaises de *Florodora*.

Raoul SAINTE-MARIE.

Cl. Stebbing.



Mlle Berthe Nanon



Une scène de *Lucifer*.

Les Théâtres accotés

AU GRAND GUIGNOL. — Le théâtre de la rue Chaptal vient de représenter une pièce de M. André de Lorde, dont l'action se passe dans une maison de fous. Cela s'appelle *Le Système du docteur Goudron et du professeur Plume*, adaptation d'une nouvelle d'Edgar Poë. Oncques ne vit drame plus palpitant, scène plus effroyable. Deux reporters, venus interviewer le directeur d'une maison de santé, sont reçus par un aliéné qui se croit praticien et expose un système de traitement en apparence rationnel — ou à peu près — corroboré par les déclarations d'autres déments. Lorsque, soudain, la foudre éclatant affole les pseudo-directeur, docteur, professeur, tous les fous, qui sautent, grimpent, l'un sur la table, l'autre sur la cheminée, se jettent face contre terre, hurlant, renversant, brisant tout. Les journalistes, atterrés, veulent fuir, mais leur retraite est coupée. En une minute, ils sont assaillis, frappés, terrassés par la bande entière qui s'acharne sur eux avec rage, veut leur ouvrir le ventre, en arracher les entrailles, et, sûrement les massacreraient... si, à temps, n'accouraient les gardiens. Brrr... J'en ai encore la chair de poule !...

Cet acte traité sobrement, adroitement présenté, est d'un intérêt croissant ; l'angoisse s'empare du spectateur dès le début, et l'étreint atrocement jusqu'à la fin. Il faut dire que c'est très bien mis en scène, réglé parfaitement et joué de façon incomparable, par M. Gouget, surtout, un docteur Goudron de belle composition.

Heureusement, on ne fait pas que frémir au Grand-Guignol ! Au rire est laissé grande place. Et l'on a beaucoup ri avec *Cloridon, Flipot, successeur*, un acte de M. Jean Drault qui nous fait assister à un chassé-croisé de couples d'amants se trompant réciproquement, se disputant, etc., jusqu'à l'heure où il convient de cesser les complications. Du mouvement, des situations cocasses, des mots drôles ; il n'en faut pas davantage pour trouver le succès. De tragique, M. Gouget, passé comique, a beaucoup plu dans le rôle de Marasquin, aussi M. Brizard, Cloridon, Mme Meryem, une Nina qu'on ne trouve pas au paquet, et Mme Genty, Louisette. Bon, M. Ratineau, Flipot.

Le mois de Marie, de M. Georges Nanteuil, va tromper les directeurs de séminaires qui, sur la foi du titre, se feront envoyer la pièce. Lorsqu'ils verront que Marie ne s'est fait passer pour vierge, aux yeux d'un vieux monsieur, que pour en obtenir un piano... en location, ces braves congréganistes seront déçus, seuls déçus, car la comédie est très divertissante. Comme interprètes : Mme Aline Barty, mère de bon conseil, Mme Meryem, Marie, gentil vase d'élection.

Que dire de *Un début dans le Monde*, de M. Max Maurey et Paul Mathiex ? qu'on en fêtera bientôt la deux centième représentation ? C'est vrai. Que l'aventure est toujours aussi goûtée ? Très réel. Que l'interprétation d'aujourd'hui vaut celle d'hier ?... C'est exact. D'ailleurs, demandez à Mmes Emilienne Darty, Barnoll, Vellini, Genty, de Voisin, elles l'affirmeront et j'approuverai.

Si n'être pas cocu vous semble un si grand bien, ne vous marier point en est le vrai moyen. Donc, dans *Le Vernis*, de MM. de Lagarde et Royer, M. Gournac, Colin, qui y trouve un grand bien — a parfaitement raison d'accepter, de fermer les yeux sur les écarts de son épouse, Mme Lise Fleurie — raison en ce qui le concerne, car, quant à moi... si je possédais une femme aussi jolie, élégante et talentueuse... je la voudrais mienne uniquement.

THÉATRE D'ART INTERNATIONAL. — *Lucifer*, drame en quatre actes de Butti, traduction de M. Monnier. Après une jolie carrière, *Les Rozeno* font place à *Lucifer* « seconde partie d'une tétralogie dramatique encore inachevée, qui concluera avec une affirmation inattendue de liberté et d'amour, à la vie. »

Alexandre Alberini, prêtre défroqué devenu libre-penseur, s'est marié, il a un fils, Guy, élevé dans ses nouveaux principes. Ce Guy est amoureux de Mathilde Senardi, fille d'un catholique militant qui, circonvenu par un ecclésiastique, Dom François, s'oppose au mariage. Or, Mathilde s'enfuit avec le jeune homme, et force ainsi le consentement paternel. Mais le bonheur des mariés est de courte durée : la fille de Senardi, à la suite d'un refroidissement, se trouve soudain à toute extrémité ; elle est transportée chez Alexandre Alberini — qui tolère au chevet de sa bru la présence d'un prêtre. Et c'est ici que se place le drame. Dans l'affolement de la douleur, le fils reproche au père de l'avoir élevé dans l'athéisme ; il voit dans la fatalité la main de Dieu, de ce Dieu que l'on nie, auquel il croit, qu'il voudrait implorer « si on lui avait appris une prière ». En une très belle scène, il clame son désespoir, se tord aux pieds de celui qui l'a privé de toute foi, de tout espoir, qui est cause de la mort de l'aimée... Il y a un Dieu, crie-t-il, tout le prouve ! Si ma pauvre Mathilde n'était que de la matière, on la sauverait ! Et, sous les yeux de son père pris du doute, il se jette dans les bras du prêtre consolateur.

Pièce à thèse, où se montre surtout la lutte de la Raison contre le Dogme, œuvre écrite sans parti-pris, loyale, pleine d'aphorismes, tournant souvent à la confusion de ceux qui les émettent.

Elle veut prouver qu'il est nécessaire à l'homme de croire à quelque chose de surnaturel, à quelque intervention mystérieuse, sinon divine ; mais que malgré tout planera toujours le Doute... M. Armand Bour, qui ne recule pas devant les responsabilités a assumé la tâche délicate de rendre l'état d'âme d'Alexandre Alberini, rôle écrasant dans lequel il s'est montré une fois de plus parfait artiste. M. Bourny (Guy), s'est fait applaudir par sa sincérité éplorée et de beaux élans de révolte. Parfaits, MM. Charlier (Dom François), Bernard (Senardi), Bauer (Abbadia), Cresté et Villé fils. Simple, naturelle aussi, Mme Barbieri nous a présenté Régime Alberini, la mère. Quant à Mlle Bertile Leblanc, Mathilde ne pouvait trouver de meilleure interprète, joyeuse et larmoyante au gré des circonstances.

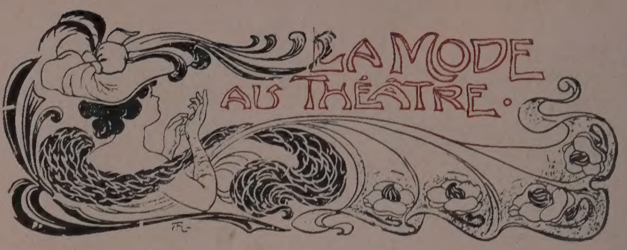
Dom Pietro Caruso, un acte, de M. Roberto Bracco, traduit par M. Sansot-Orland, joué en fin de spectacle, mérite cet honneur. M. Armand Bour y a mis toute la souplesse de son talent. Abject, phraseur, avec susceptibilité d'émotion, décidé au sacrifice, tel devait être le personnage, tel il fut.

HENRY FRANSOIS.

Cl. Studio



Une scène de *Lucifer*



Eh bien! ainsi que je vous l'ai annoncé, il fait comme le nègre, le Byzantin : il continue. Il marche de succès en succès, et, comme on aime bien à être de son temps, on déclare bravement que tous les accessoires, tous les ornements qu'on lui emprunte, selon les volontés expresses de la mode, donnent un cachet d'élégance toute nouvelle et toute parisienne, aux costumes les plus simples. Et voilà, avec des variétés infinies, des broderies d'or et d'argent, des boucles de ceinture, des agrafes de vêtements, des boutons, et quelques corsages-blouses en ont jusqu'à trois ou quatre douzaines en corail ou émaillés avec des pierres précieuses aux couleurs assorties avec les nuances de la toilette comme je vous l'ai dit précédemment ; voilà des cabochons en pierres givrées, aux reflets adoucis pour s'harmoniser avec les lainages.

Mais voici une délicieuse nouveauté : les brandebourgs de passementerie sont supprimés ; on les remplace par une olive cabochon en émeraude, rubis, saphyr, corail, etc., l'olive est fixée au bord d'une petite barrette façonnée et patinée vieil or, cousue d'un côté et se boutonnant de l'autre ; voilà des agrafes et des tours de cou avec des ibis aux poses les plus gracieuses ; voilà des ceintures rehaussées de turquoises, de malachites, d'améthystes, de chrysoprases, de topazes, etc., qui ponctuent le cuir de la ceinture pyrogravé ou brodé. Mais voici une originale nouveauté pour le costume de toile : c'est la ceinture en simple cuir verni avec, comme boucle, un « cœur breton » en or mat ciselé.

Si on veut prétendre que tous ces ors, toutes ces pierreries, toutes ces broderies ne nous viennent pas en droite ligne de Byzance, et si on parvient à me le démontrer, je consens à l'aller dire à Rome. Autrement, j'imagine qu'aucune des charmantes lectrices de la Revue ne s'en plaindra : elles trouveront, par ces modes rénovées, une double occasion de rayonner sur la scène qu'elles illuminent déjà par leur talent ; et comme tout s'enchaîne, en ce monde, il arrivera que les coquettes réfractaires, s'il y en a, ce que je ne crois pas, finiront par les imiter. Et tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Vicomtesse de RÉVILLE.



Vient d'être édité récemment à la Librairie Académique Perrin et Cie, un très intéressant ouvrage de M. Téodor de Wyzewa : *Peintres de jadis et d'aujourd'hui*. Tous les artistes voudront connaître les savantes dissertations tenues dans ce remarquable livre d'étude ; dissertations relatives à l'ancienne peinture allemande, à la peinture suisse, à la peinture japonaise. Un chapitre est réservé à l'examen de quelques figures de femmes peintres, dont Rosalba Carriera et Berthe Morizot, et un autre chapitre aux peintres d'aujourd'hui : Puvis de Chavannes et Renoir.

Paru également chez Perrin, *Remember*, de l'élégant poète Charles-Adolphe Cantacuzène.

Au moment où l'attention est de nouveau appelée sur l'empire du Négus, vient d'être publié chez les éditeurs Calmann-Lévy, *Chasses et Gens d'Abyssinie*, le nouveau livre d'Hugues Le Roux. On devine tout l'intérêt de ces impressions de voyage. Les amateurs de chasse y trouveront, notamment, de très pittoresques récits de prouesses cynégétiques.

Henry Rabusson, en nous dépeignant dans son nouveau livre, *L'Hostilité Conjugale*, les agitations et les intrigues de la vie de château, a écrit un des plus amusants romans mondains qui se puissent lire, et un véritable chef-d'œuvre d'observation ironique. Ce livre a paru chez les éditeurs Calmann-Lévy.

Les Courtisanes de Brahma, de Jane de la Vaudère, en dehors du charme passionné de leur crime, offriront aussi à des milliers de lecteurs une merveilleuse surprise. E. Flammarion, éditeur.

Le même éditeur met en vente une nouvelle édition de l'*Amusette*, de Daniel Riche. Dès son apparition, ce roman vif et où se révèle un si habile tour de main, a été considéré comme devant être le succès de la saison : prédiction qui s'est pleinement réalisée.

L'Annuaire des Artistes, à cause des précieux renseignements qu'il donne, est indispensable aux gens de théâtre comme aux amateurs de théâtre. Chaque année, cette publication gagne un intérêt nouveau. L'annuaire se présente, cette fois, superbe volume de 1500 pages, offrant les avis les plus précieux quant aux théâtres, aux music-halls, aux concerts, à la musique et aux artistes, avec de nombreuses photographies et des biographies fort bien composées.

L'*Album panorama suisse* réunit une exquise collection des sites les plus remarquables du pays de Suisse, où sont multipliés les séjours de beauté. Cet *Album*, qui comprend de nombreux fascicules, emprunte un intérêt tout spécial à la veille de la saison estivale. Publication très soignée de l'éditeur L. Geisler.

L'Inde (sans les Anglais), par Pierre Loti. L'apparition chez les éditeurs Calmann-Lévy de *L'Inde (sans les Anglais)* est le grand événement littéraire du jour. Quel autre pouvait mieux que Pierre Loti, avec son éclatante inspiration et son verbe magique, évoquer ce pays mystérieux, ses paysages, ses monuments, ses traditions terribles, pays en proie aux souffrances les plus atroces de la misère et de la famine ?

S'épuisent chez Ollendorff, avec une extrême rapidité, les éditions successives de *Claudine s'en va*, la dernière de Willy, dont la réputation est extraordinaire. Chacun est curieux de connaître les avatars nouveaux de cette étrange, perverse et inquiétante *Claudine*.

H. LEFIN.

Le Gérant : Charles RICHARD.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

POUR FAVORISER LE DÉVELOPPEMENT DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE EN FRANCE

Assemblées Générales Ordinaires et Extraordinaires du 30 mars 1903

Les actionnaires de la Société Générale se sont réunis, le lundi 30 mars, au siège de la Société : 1° en Assemblée ordinaire pour statuer sur les comptes de l'exercice 1902 ; 2° en Assemblée extraordinaire pour vérifier la déclaration de souscription et de versement à l'augmentation du capital, constater l'augmentation définitive et modifier, en conséquence, l'article 6 des statuts.

I. — Les comptes présentés à l'Assemblée générale *ordinaire*, par le Conseil d'administration, montrent la progression constante des opérations de la Société, l'augmentation de sa clientèle et aussi de ses bénéfices. Le mouvement de la Caisse s'est élevé de 38 milliards à 43 milliards ; celui du Portefeuille commercial est en augmentation de 700 millions et se monte à 37.193.041 effets représentant plus de 15 milliards, ce qui fait ressortir une moyenne de 406 fr. par effet ; les encaissements de Coupons se sont élevés à 486.851.838 fr., en augmentation de près de 34 millions, et les Ordres de Bourse au comptant, qui ont augmenté de plus de 300 millions, se chiffrent par 2 milliards 106 millions. Le solde des Comptes de Chèques qui, au 31 décembre 1901, était de 251.771.989 fr. représenté par 101.383 comptes, s'élève, au 31 décembre 1902, à 259.167.385 fr., représenté par 108.469 comptes ; le solde de ces mêmes comptes, au 28 février 1903, se monte à 275.625.617 fr. 96 c.

Le rapport, après avoir rappelé les circonstances qui, en 1899, ont motivé la transformation de la Société et l'augmentation du capital social, fait ressortir les résultats avantageux de ces mesures, et constate que le bilan de la Société, lequel va dépasser le milliard, a augmenté de 300 millions depuis le 31 décembre 1898, ce qui justifie l'augmentation de capital réalisée en deux fois avec un brillant succès. Le nombre des actionnaires est aujourd'hui de 35.000.

La Société a, en 1902 : créé onze bureaux à Aubusson, Avesnes, Bagnères-de-Bigorre, Briey, Lézignan, Menton, Morez-du-Jura, Orthez, Sainte-Foy-la-Grande, Vendôme et Vitré ; érigé en agences les bureaux de Brignoles et de Chinon ; ouvert à Paris, un bureau de quartier à Belleville, et, dans la banlieue, des bureaux à Levallois-Perret et Montreuil-sous-Bois.

Le rapport indique que la Société s'est intéressée à la plupart des affaires importantes qui se sont traitées dans le cours de l'année, et cite notamment : la souscription aux actions nouvelles de la Compagnie internationale des Wagons-Lits ; les émissions d'obligations de l'Emprunt Chinois 5 % 1898, de la Société générale des Sucreries et de la Raffinerie d'Egypte, du Gouvernement de l'Algérie, du Gouvernement général de l'Indo-Chine, du Gouvernement Princier de Bulgarie, du Gouvernement Tunisien, la Conversion des obligations des Douanes Ottomanes, la Conversion de la Rente Française 3 ½ %, les émissions de Bons et d'Obligations du Trésor Français, etc.

La Société poursuit le recouvrement du surplus de sa créance dans l'affaire de la Participation Guano, dont la liquidation est encore loin d'être terminée, et sait pouvoir compter sur l'appui du Gouvernement Français. Les produits du Port du Callao ont permis de faire face à l'annuité prévue pour l'amortissement et ont laissé un excédent de bénéfices.

Les bénéfices nets de la Société, y compris le reliquat de l'exercice précédent, se sont élevés à 5.359.078 fr. sur lesquels 2 millions ont été payés aux actionnaires le 1er octobre 1902. Le Conseil a proposé de distribuer, à partir du 1er avril 1903, 9 fr. 11 c. par action, soit, après déduction de l'impôt sur le revenu, 8 fr. 50 c. nets, et de mettre à la réserve 265.016 fr. 87 c.

Cette répartition porte le rendement de l'exercice à 6,14 % du capital versé.

Le rapport des Censeurs-commissaires constate le développement continu et important de la Société, l'accroissement de ses moyens d'action et de ses affaires, ainsi que la sécurité que procure à sa clientèle la façon dont sont tenus ses principaux services. Il s'associe aux propositions du Conseil, pour la répartition du solde bénéficiaire, et demande aux actionnaires d'approuver le bilan et les comptes qui leur sont présentés.

L'Assemblée a approuvé les comptes de l'exercice 1902 et adopté la proposition du Conseil relative au dividende. Elle a réélu administrateurs, MM. le baron de Crazannes et de Sainte-Anne. Elle a nommé administrateurs, MM. J. Bourget et Maxime Duval ; et censeur, M. le comte R. de Matharel. Enfin, elle a nommé commissaires pour l'exercice 1903, MM. Lavallée, de Matharel et Thirria.

Ces résolutions ont été votées à l'unanimité.

II. — Le rapport présenté par le Conseil à l'Assemblée générale *extraordinaire* se réfère d'abord aux explications données à l'Assemblée ordinaire sur les raisons qui ont amené le Conseil à porter le capital social à 200 millions, et expose ensuite que les actionnaires sont réunis en Assemblée extraordinaire pour rendre définitivement l'augmentation de capital décidée par le Conseil en exécution de l'article 6 des statuts.

L'Assemblée générale, conformément à la proposition du Conseil, a approuvé l'augmentation de 40 millions du capital social, reconnu la sincérité des souscriptions et de la déclaration de versement sur les actions souscrites. Elle a déclaré définitive l'augmentation de 40 millions portant désormais le capital social à 200 millions de francs, et modifié, en conséquence, l'article 6 des statuts.

Ces résolutions ont été votées à l'unanimité.





Caractère Grasset, de la Fonderie PEIGNOT

Imprimerie de la *Revue Théâtrale*
L. GEISLER, aux Chatelles,
par Raon-l'Étape (Vosges)